

LA TRANSYLVANIE

Organe du Comité National

des Roumains de Transylvanie et de Bucovine

L'illégitimité des Prétentions des Hongrois sur la Transylvanie

Le retrait des légions romaines par l'Empereur Aurélien (274 après Jésus-Christ) fut la cause initiale de la tragédie presque millénaire du peuple roumain. Car les descendants des colons de Trajan, abandonnés aux Barbares demeurèrent sans armée et sans organisation. Telle une barque sans pilote au milieu d'une mer démontée.

Grâce aux positions montagneuses, ils ont pu, néanmoins, sauvegarder leur vie, se groupant en de petits états sous la conduite des divers chefs territoriaux. Ce morcellement était favorisé par la configuration montagneuse du pays et par l'esprit centraliste du moyen-âge.

Dans cette situation, ils ont pu conserver leur indépendance complète vis-à-vis des peuples de proie tels que les Huns, les Avars, et les Hongrois, — lesquels, en tant que peuplades de plaines préférèrent se fixer dans la région comprise entre Tisa et Danube. Ces peuplades se contentèrent de percevoir des Roumains le tribut, caractéristique chez tous ces Touraniens, tribut qui devait consister en or, laine et produits alimentaires.

Seuls entre ces Barbares, les Hongrois réussirent à fonder un état durable. Il faut dire qu'ils furent les seuls Touraniens qui reçurent le baptême catholique et, de ce fait, la protection du Pape ainsi que le droit de cité en Europe.

La lutte entre ces Touraniens et les descendants des colons de Trajan fut tout à fait inégale. Les Magyars, dominés par le centralisme touranien, étaient en fait parasites, éduqués exclusivement en vue de la guerre qui était leur unique profession, tandis que les Roumains, dominés par l'individualisme arien et morcelés en une dizaine de petits états, étaient les éléments producteurs. En outre, les Hongrois avaient l'appui et la protection du Pape, tandis que les Roumains, qui reçurent le baptême de Constantinople, étaient considérés comme schismatiques.

Par l'ironie du sort, les vrais descendants de Rome devinrent pour la Rome pontificale des ennemis, sans droit de cité et sans droit à l'existence, tandis que les parvenus asiatiques étaient reconnus comme fils de la Rome médiévale, qui devint leur protectrice.

Les Magyars commencèrent la lutte pour la proie, pendant que les

Roumains s'efforçaient de subsister en groupes territoriaux sans aucun appui, entourés de tous côtés par les barbares, les Roumains devaient finir par être vaincus.

La conquête de la Transylvanie fut, vers la fin du XI^e siècle, un fait accompli.

Mais à cette conquête manque totalement tout rapport de droit et toute légitimité.

Elle est un produit de la force brutale.

La conséquence fut la division des Roumains et l'impossibilité jusqu'à nos jours de créer un état unitaire roumain, ayant comme centre le plateau transylvain.

Quoique soumise à la Hongrie, la Transylvanie conserva son autonomie jusqu'au XVI^e siècle, époque à laquelle l'état hongrois trouva son tombeau dans les plaines de Mohacz (1526).

Depuis lors, la Transylvanie — qui comprenait aussi une grande partie du Banat et Crisana — devint la tributaire des Turcs jusqu'en 1848, au moment de sa conquête par les Autrichiens. Ceux-ci la cédèrent, en 1867, sans consulter la population roumaine qui formait l'immense majorité, aux Hongrois lesquels la détiennent encore aujourd'hui.

Cependant la Transylvanie a conservé son caractère roumain malgré les colonisations des Hongrois et malgré les persécutions séculaires exercées contre les autochtones.

La dernière statistique officielle hongroise nous donne sur les territoires habités par les Roumains, c'est-à-dire la Transylvanie, le Banat, le Crisana et le Maramures, 3.123.335 Roumains et 1.684.575 Hongrois. Il est inutile de rappeler que cette statistique ne peut pas être fidèle, vu l'intérêt qu'ont les Hongrois à démontrer par des chiffres la légitimité de leurs « droits » sur une province habitée par une race étrangère.

La statistique a été établie sur la base de la langue : tous les Roumains qui ont déclaré qu'ils parlent le hongrois, c'est-à-dire ceux qui en plus de leur langue maternelle savent le hongrois ont été enregistrés sous la rubrique des Magyars.

Pour comprendre la manœuvre des Hongrois, il suffit de rappeler l'exemple de la statistique établie en 1840 par les Autrichiens ; d'après cette statistique le nombre des Hongrois dans l'empire d'Autriche était de 4.812.000, tandis que celui des Roumains était de 2.202.000.

La différence entre le nombre des Hongrois et celui des Roumains était donc en 1840 de 2.610.000, tandis qu'en 1910, selon la statistique officielle qui nous donne 9.944.627 Hongrois et 2.948.186 Roumains (statistique faite d'après la langue), la différence est de 7 millions.

Le tableau suivant établit d'une manière éloquent le procédé des Hongrois.

En 1840 la statistique nous montre 4.812.000 Hongrois et 2.202.000 Roumains.

En 1870 la statistique nous montre 5.504.000 Hongrois et 2.470.000 Roumains.

En 1880 la statistique nous montre 6.478.000 Hongrois et 2.403.000 Roumains.

En 1890 la statistique nous montre 7.426.000 Hongrois et 2.589.000 Roumains.

En 1900 la statistique nous montre 8.651.520 Hongrois et 2.798.559 Roumains.

En 1910 la statistique nous montre 9.944.627 Hongrois et 2.948.186 Roumains.

Dans un demi siècle, de 1840 jusqu'en 1910, les Hongrois se seraient ainsi multipliés dans la proportion de 54 0/0, tandis que les Roumains auraient crû dans celle de 17 0/0. La fausseté des dates hongroises est d'autant plus frappante que la natalité chez les montagnards de Transylvanie a Enesee « Ardealulo » toujours été fort élevée.

Si nous calculons l'accroissement de la population transylvaine d'après celle du programme roumain, qui a été, entre 1870 et 1910, de 15.5 pour 1.000, et si nous calculons en nous basant sur le chiffre de la population roumain de Transylvanie que nous trouvons dans la statistique de 1840, nous obtenons pour la population roumaine actuellement en Hongrie le chiffre de 4.591.000, qui est la plus proche de la réalité.

Même d'après la statistique hongroise de 1910 (dans le tableau où la population est répartie d'après la religion), on trouve dans les territoires habités par les Roumains 3.123.335 Roumains et 1.684.575 Hongrois. Dans ce chiffre des Hongrois sont compris aussi les Szeklers, dont le nombre, donné par la statistique et toujours exagéré, est de 496.606; les Szeklers sont le seul élément compact étranger parmi les Roumains. Le reste comprend des éléments flottants, principalement des fonctionnaires et des commerçants qui disparaîtraient d'un coup si la Transylvanie repassait sous la conduite de la population autochtone. Par conséquent, même d'après la statistique officielle, largement dénaturée, à une masse compacte de 3.123.335 de Roumains, les Hongrois ne peuvent opposer qu'une masse compacte de 496.606 Szeklers. Les Allemands sont surtout des commerçants et des agriculteurs; mais ils sont dispersés parmi les Roumains, de telle sorte qu'ils ne forment pas une masse compacte. Même dans les districts où ils ont la majorité, c'est-à-dire dans Tarnavá Mare, on ne trouve même pas un seul village saxon, où la population ne soit représentée dans une mesure considérable par les Roumains.

Ceux-ci ont donc conservé, malgré toutes les vicissitudes, le sol hérissé de leurs ancêtres. Ainsi on doit considérer la Transylvanie non seulement du point de vue historique, mais aussi du point de vue ethnique, comme un pays roumain.

Elle a été, du reste, le berceau même du roumanisme et jusqu'à nos jours, elle est tenue pour le centre ethnique des Roumains, d'autant plus qu'elle a conservé dans ses montagnes la pureté de la race roumaine. C'est, d'ailleurs, en Transylvanie et dans le Banat que fut faite la colonisation roumaine la plus intensive, et c'est toujours de là que s'infiltrèrent pendant les siècles les éléments roumains qui ont fini par constituer les principautés roumaines au-delà des Carpathes.

Il faut aussi remarquer que c'est en Transylvanie que se forma pour

la première fois la conscience nationale roumaine et que les Transylvains ont contribué au réveil national des Principautés au XIX^e siècle. Les prétentions des Hongrois sont, par conséquent, tout à fait arbitraires et illégitimes et en contradiction avec les droits des peuples et l'esprit de la démocratie moderne, qui laisse à chaque peuple la liberté de disposer librement de son propre sort.

Nous commençons la publication des articles offerts par M. Constantin D. Mavrodin et dans l'ordre dont ils furent reçus à la " Revue de Roumanie " :

LES CARPATHES ET LA NATIONALITÉ ROUMAINE

Dès les premiers pas faits vers le Nord en sortant de Bucarest la ligne bleue des Carpathes apparaît par un temps clair, flottant très haut au-dessus des plaines qui déroulent à perte de vue leurs riches moissons. En approchant de Ploiesti, la silhouette hardie des Bucegi impose à l'œil son profil impérieux. Dès Râmnic, le Cozia, sentinelle avancée des crêtes alpines du Negoï, se montre au-dessus des collines verdoyantes de la haute Olténie, comme le dôme massif du Parîng, étincelant de neige dès les premiers jours d'octobre, domine la plaine de Târgu Jiu. L'ombre des Carpathes s'étend sur toute la Roumanie. Les montagnes d'où sortent le tumultueux Jiu et la paresseuse et limoneuse Dâmbovitza, d'où descendent à l'automne les « *ciobani* », poussant sur les routes poussiéreuses leurs grands troupeaux de moutons, jouent dans l'histoire du peuple roumain un rôle aussi grand que dans la géographie du pays.

Ce n'est point, comme un coup d'œil sur une carte d'atlas le laisse croire, une limite naturelle, une barrière ethnique politique et économique. Des deux côtés de l'arc montagneux tendu de la Bucovine aux Portes de fer, vous retrouvez ce parler latin si proche de la *langue d'oc* française; même petite maison au toit de lattes pointu, mêmes costumes pittoresques où l'on croit retrouver la tunique et le pantalon des Daces de la colonne trajane; même char primitif traîné par les bœufs aux longues cornes recourbées; mêmes chansons, mêmes danses, même idéal...

La frontière n'existe pas pour le pâtre et ses troupeaux. Que de fois, interrogeant les « *Ciobani* », que je rencontrais dans mes courses de montagne, j'ai appris qu'ils étaient de tel village transylvain et qu'ils allaient descendre dans quelques semaines au Baragan, ou même passer le Danube.

Les rivières elles-mêmes se jouent du rempart des Carpathes. Suivez du doigt sur la carte le cours capricieux de l'Olt, le plus puissant des affluents du Danube roumain; admirez comme il serpente en Transylvanie jusque près de Sibiu et là, au lieu de suivre le large couloir qui le conduirait au Maros et à la plaine hongroise, fonce tout droit sur les crêtes neigeuses des Monts de Fogarash, force le défilé de la Tour Rouge et les chaînes granitiques du Cozia, pour déboucher à Râmnic au milieu des collines d'Olténie. Cherchez les sources du Jiu au-delà du sauvage défilé du Surduc où la route de Târgu Jiu à Petroseny s'accroche aux versants escarpés striés de coulées de pierrailles! C'est encore un fils de la Transylvanie qui tient à gagner coûte que coûte les plaines roumaines. Le Buzeu, la Bistritza font le même jeu...

Que de fois la percée de l'Olt n'a-t-elle pas vu le flux et le reflux des invasions. Jusqu'au XVII^e siècle les razzias turques débouchaient par là en Transylvanie. Les Autrichiens avaient levé la carte de cette région avec le plus grand soin en 1856. Dans la guerre actuelle, c'est en s'emparant par surprise du défilé de la Tour Rouge qu'ils ont décidé le sort de la bataille de Sibiu. L'invasion de la Roumanie a commencé du jour où les bataillons germaniques ont débouché à Târgu-Jiu.

Les Carpathes sont un rempart élevé, mais percé de portes assez nombreuses, quelques-unes même assez larges.

Dire que c'est un rempart relativement facile à escalader risque d'étonner celui qui a contemplé de Sinaia le formidable bastion des Bucegi, ou de Fogarash les cimes déchiquetées du Negoï. Pourtant je n'ai pas la prétention de me vanter de prouesses alpines en rappelant que j'ai franchi plus de cent fois la frontière transylvaine. Que veut donc dire ce mot de « Plaiu » qui est le nom commun des crêtes arrondies entre 1200 et 2000 mètres d'altitude? Ce sont les anciens chemins des pâtres, encore suivis par les transhumants et les contrebandiers. Sans doute il est dur d'y accéder par les versants boisés où parfois le sentier se perd; mais une fois qu'on est sur les hauteurs, on peut suivre à cheval une large croupe pendant des jours entiers, d'abord sous le couvert d'une hêtraie splendide, coupée de clairières à l'herbe savoureuse, puis par les pâturages qui s'étalent au-dessus de la forêt.

C'est par un *Plaiu*, celui du Vulcan, obstinément et héroïquement défendu pendant des semaines par l'armée roumaine, que les

Austro-Germains, dans la guerre actuelle, ont débouché sur l'Olténie. Une voie romaine y passait et, avant la construction de la route du Surduc qui a coûté des millions, c'était la principale voie de communication entre Petroseny et Târgu Jiu.

Les crêtes déchiquetées d'aspect alpin ne manquent certes pas aux Carpathes roumains, mais leur forme caractéristique est le « Plaiu », la crête arrondie, route naturelle des pâtres.

L'histoire du peuple roumain est aussi intimement liée aux Carpathes, que celle des Hongrois à l'Alfoeld, celle des Grecs à la Mer Egée, celle des Arabes au désert. Les discussions sur l'origine de la race roumaine, envenimées sans doute et obscurcies par des arrière-pensées politiques, se seraient moins égarées, si l'on avait plus tôt reconnu l'importance de cette idée qui s'impose au géographe familier avec le pays et les paysans. (1)

Après la colonisation de la Dacie par les Romains, les invasions barbares dont les vagues déferlent pendant plusieurs siècles, font la nuit sur l'histoire de ces régions. On soupçonne de grands bouleversements, de profondes modifications. L'absence de documents permet toutes les suppositions. Faute de textes parlant des Roumains au Nord du Danube, Roessler a supposé que la population romanisée s'était retirée au Sud du Danube avec les légions d'Aurélien au III^e siècle. La langue et la race roumaine se seraient formées dans la Bulgarie actuelle, d'où elles auraient envahi dix siècles plus tard la Valachie, le Banat et la Transylvanie, et la Moldavie. On comprend la faveur de cette thèse chez les Hongrois, la passion avec laquelle elle a été soutenue chez les oppresseurs de la Transylvanie roumaine et combattue par les historiens roumains patriotes. Il y a une part de vérité dans l'idée que des échanges de population se sont produits entre les deux rives du Danube, du côté de l'Olténie et du Banat. Mais tous les faits géographiques, et certains faits historiques eux-mêmes, prouvent que c'est au voisinage des Carpathes qu'il faut chercher les centres vitaux de la nationalité roumaine, non dans les Balkans et la plaine danubienne.

L'image physique et économique de la Roumanie actuelle est

(1) Je crois avoir été le premier à développer les considérations il y a quinze ans dans mon livre sur la Valachie (1902). En les retrouvant maintenant sous la plume de maints écrivains roumains qui ne semblent pas avoir connu mon travail, j'ai la satisfaction de penser que j'ai formulé des conclusions dont l'évidence devait tôt ou tard être reconnue.

singulièrement démonstrative. Nous voyons au pied du rempart des Carpathes, formant un bourrelet arqué de la Bucovine aux Portes de fer, s'étendre un glacis de collines assez accidentées et une large zone de plaines descendant jusqu'au Danube. Collines et plaines sont bâties avec les débris des Carpathes, charriés par les torrents et les rivières acharnées à démolir la chaîne orgueilleuse depuis des milliers de siècles.

En dehors de quelques grandes villes, et des vallées peu nombreuses où la population se groupe en gros villages, les plaines, sont peu habitées, souvent couvertes de neige pendant l'hiver, si desséchées à la fin de l'été que la Jalomitza se perd parfois dans le Baragan; balayées par le Crivetz, qui soulève des tempêtes de neige ou de poussière, suivant la saison. L'œil cherche longtemps, malgré la fuite rapide du train, un village rapproché, et la silhouette des énormes meules de paille édifiées au moment des moissons est le seul signe de la présence de l'homme. Ces plaines où lève le blé qui fournit le principal élément du commerce roumain, semblent des déserts...

En approchant des collines on a toujours une impression de vie et d'abondance. De Gaiesti à Ploiesti, les villages se suivent en une file presque ininterrompue de maisons, au pied des coteaux couverts de vignobles et de vergers.

Le même spectacle frappe le voyageur de Ploiesti à Buzeu, de Buzeu à Râmnicu-Sarat et à Focsani. Remontez la vallée de l'Olt, celles du Jiu et du Gilort vous retrouverez la même impression. Elle est exacte, car les calculs faits d'après les recensements montrent que la densité de la population est à peu près deux fois plus forte en moyenne dans les collines que dans les plaines, parfois même triple ou quadruple (1).

Chose curieuse, c'est au pied des montagnes que vous trouvez les pays les plus peuplés et les plus prospères. Il y a là une zone de « dépressions subcarpatiques » du plus grand intérêt pour le géographe. On la suit de Tismana jusqu'à la Munténie orientale et le Moldavie. Ces plaines encadrées entre les chaînons externes des Carpathes comme la dépression de Vrancea, ou entre le bord des Carpathes et les collines les plus élevées comme celle de Târgu Jiu, sont plus sèches,

(1) Mes calculs d'après le recensement de 1900 (Recherches sur la répartition géographique de la population en Valachie) Bulett. de la Société roumaine de Géographie 1902) donnent comme moyenne des collines 55 habitants au kilomètre carré, pour les plaines 39. Oscillation de 25 à 370 dans les collines, de 6 à 160 dans les plaines.

plus chaudes, plus lumineuses que les hauteurs voisines; plus déboisées aussi, plus cultivées, plus riches.

Elles ont toutes les ressources de la zone des collines: maïs, vigne arbres fruitiers; et celles de la montagne: forêts communales sur les versants et pâturages sur les crêtes des *Plaiuri*. Pas un paysan qui n'ait sa paire de bœufs et son char, son champ et son verger. De gros villages alignent le long des routes leurs files de maisons aux hauts toits de lattes, aux balcons de bois sculpté. Quelques-unes sont de petites villes, avec des industries locales anciennes et des marchés renommés: Baia de Arama, Târgu Jiu, Râmnicu-Vâlcea, Curtea de Arges, Câmpulung, Vâleni de munte, etc...

L'aisance est générale et date de loin. Ces pays, retirés loin des grandes routes des invasions qui suivaient naturellement les plaines, échappaient plus facilement aux razzias des Turcs et ont ignoré longtemps le servage. Les « *mosneni* » de la Vrancea étaient fiers de leur indépendance et passent encore pour de fortes têtes.

En remontant dans le passé, on s'aperçoit que le contraste entre les collines et les plaines a toujours existé, plus accusé encore autrefois qu'à présent. C'est au voisinage des Carpathes qu'a toujours été la région la plus riche, la plus peuplée; c'est là que se sont formés les premiers comtés roumains indépendants après la période des invasions barbares.

Les voyageurs du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle nous décrivent les plaines comme des solitudes où l'on chevauche des journées entières sans voir âme qui vive. De grands troupeaux erraient dans la steppe, toute fleurie au printemps et boudonnante d'essaims d'abeilles. Quelques campements de tziganes, quelques huttes de pâtres étaient les seules habitations. Une carte russe découverte par un jeune géographe roumain de grand talent M. Valsan donne la position et la population de tous les villages en 1835. Le Baragan y apparaît complètement inhabité (1). L'insécurité autant que la sécheresse ont arrêté jusqu'à ces derniers temps la colonisation de ces terres aussi fertiles et de même nature que le fameux « tchernoziom » russe. La population des plaines de la Munténie orientale a plus que doublé dans les quarante dernières années.

L'afflux des colons, grossissant les anciens villages de vallée, ou

(1) G. Valsan O faza din popularea tarilor romanesti. (Bullet. Soc. Geogr. România 1912).

formant de nouveaux groupements dans la plaine sèche autour de puits profonds, est venu de la zone des collines ou des montagnes, souvent même de Transylvanie.

Pendant de longs siècles la plaine roumaine a du rester entièrement déserte, abandonnée par les Roumains qui s'étaient retirés soit au Sud du Danube, soit surtout dans les collines et la montagne, terrain de parcours de pâtres et à demi nomades.

La zone des dépressions subcarpatiques et intracarpatiques apparaît comme le lieu où se sont formés les premiers groupements politiques au moyen-âge. Le bassin de Brezoiu, où la vallée de l'Olt s'élargit entre le défilé de la Tour Rouge et la chaîne du Cozia formait le pays de Lityre. La principauté d'Olténie avait sa première capitale à Turin Severin, transportée ensuite à Strebaia, puis à Craiova... De même en Munténie, la capitale a d'abord été à Câmpulung...

La descente actuelle des colons roumains de la montagne vers la plaine n'est que la continuation d'un mouvement irrésistible, arrêté pendant les périodes d'insécurité, reprenant pendant les périodes de tranquillité relative, rendu nécessaire par la vitalité de la race, sa fécondité, et sa force d'expansion.

La retraite dans les montagnes a permis cette étonnante conservation du parler latin au milieu de populations slaves ou même touraniennes. La part des racines slaves dans la langue roumaine est incontestable. Elle n'est pas plus grande que celle des coutumes slaves dans la folklore, que celle du *sang* slave lui-même dans la race. S'il y a lieu de s'étonner d'une chose c'est qu'elle ne soit pas plus grande, c'est que toute la syntaxe soit restée latine, c'est que la conscience nationale ait survécu à tant de siècles d'oppression et à tant d'influences étrangères. La chose resterait incompréhensible si l'on ne songeait à la force de résistance qu'assure à un peuple la retraite dans les montagnes.

Outre la sécurité et l'indépendance relatives, les Carpathes ont donné aux Roumains, ou ont renforcé chez eux le goût de la vie pastorale. La transhumance, avec ses déplacements saisonniers des troupeaux et de leurs bergers, a été un des procédés par lesquels le contact a été gardé avec les plaines et les relations scellées de part et d'autre de la montagne entre la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie.

Devenu un peuple montagnard, le Roumain reste susceptible de coloniser les plaines. Là où il a trouvé le sol à peu près désert comme en Valachie, il a fait un pays entièrement roumain. Là où il s'est

heurté à des groupements étrangers assez vigoureux, il est resté cantonné au voisinage des montagnes. Ainsi dans le Banat, le Comitat de Caras Severin est purement roumain; celui de Temes l'est aussi dans sa partie S. E.; seul le Comitat de Torontal est à moitié serbe et hongrois. En Transylvanie les Hongrois et les Allemands n'ont réussi à prendre pied que dans les bassins intérieurs. Dès qu'on s'éloigne des villes et qu'on se rapproche des Carpathes, les Roumains, partout d'ailleurs présents, forment la totalité de la population.

C'est autour des Carpathes que doit se former la grande Roumanie. Ceux qui ont essayé d'en détourner les yeux des Roumains méconnaissaient la vérité historique et géographique. Dans le passé comme dans le présent, la nationalité roumaine évolue autour des montagnes d'où descendent le Maros et le Jiu, l'Olt et le Siret. Leurs vallées et leurs crêtes arrondies ont été hospitalières aux Daces romanisés pendant que les invasions barbares déferlaient sur les plaines danubiennes. Les populations de même race, de même langue, de même civilisation fixées sur les deux versants de la chaîne sont restées unies par des liens que n'ont pu briser des siècles de séparation politique.

L'opinion française a été éclairée sur la légitimité des revendications roumaines. Mais on ne saurait trop le répéter : les Carpathes ne sont point une frontière naturelle, une limite de race et de langues, comme les Pyrénées ou les Alpes. Tout au contraire, elles sont l'axe même de la nationalité roumaine.

La nature et l'histoire en ont disposé ainsi. Dans l'Europe pacifiée et reconstruite, conformément à la justice des nations, la grande Roumanie sera un état carpathique.

EMMANUEL DE MARTONNE.

La libération des nationalités opprimées

Tout véritable homme d'Etat estime que ce n'est que la paix du droit qui peut assurer au monde une paix durable. Or, la paix du droit est incompatible avec l'existence du monstre qui s'appelle l'Empire des Habsbourg. Les Allemands d'Autriche eux-mêmes, les pangermanistes comme les autres, reconnaissent que tous les changements qui ont été tentés dans la double monarchie depuis 50 ans n'ont point augmenté la vitalité

de l'empire. Ils les qualifient de rafistolages; leur pensée se traduit par la phrase : « *Es wird fortgewurstelt* » (On continue à rafistoler).

Les faits sont des faits; et il n'y a pas de puissance au monde qui puisse empêcher ces faits de produire leurs effets. Il est une vérité que les puissances occidentales, qui luttent pour le droit, ne peuvent plus ignorer à savoir que le centre de la lutte actuelle est le droit à la vie des nationalités opprimées par une domination étrangère. Les nations de proie ne sont pas seulement opposées à la réparation des injustices du passé, mais leur but de guerre consiste à faire de ces injustices une règle universelle. Elles veulent étendre leur domination aux peuples qui jusqu'à cette guerre étaient encore libres.

Une partie de l'opinion publique dans les pays de l'Entente (austrophiles, catholiques, socialistes minoritaires) est opposée au principe d'admettre comme but de guerre de l'Entente la libération des nationalités opprimées par l'Autriche-Hongrie. Cette partie de l'opinion publique voit dans ces buts une prolongation de la guerre. Il est facile de démontrer que cette extension des buts n'est qu'apparente. Ces buts ne prolongent pas la guerre, ils l'abrègent, car la reconnaissance de l'indépendance des peuples opprimés a comme conséquence nécessaire une répercussion dans l'intérieur de la monarchie. La majorité de l'armée austro-hongroise n'est pas germano-magyare. Les Allemands forment 20 0/0 environ de la population totale, mais ils ne représentent que 16 0/0 de l'armée.

En effet, d'après le « Reichswehr », sur 1000 recrues qui se présentent dans chaque nationalité, on enrôle 386 Roumains, 359 Croates-Serbes, 340 Magyars, 285 Slovènes, 268 Slovaques, Polonais, Tchèques, 251 Ruthènes, 244 Allemands. Ce sont donc des armées formées par des Latins et des Slaves que nos ennemis lancent sur le monde. C'est une armée d'esclaves qui luttent pour une cause qui leur est étrangère. D'autres ont démontré que cette armée est en décomposition; c'est de cette décomposition que sont nées les armées tchéco-slovaques et serbes qui ont lutté en Orient, en Occident et qui continuent la lutte. C'est de cette même décomposition que naissent les légions que les Roumains de Transylvanie brûlent du désir de former pour lutter sur le front occidental. Tout acte augmentant la confiance des éléments qui forment la majorité de l'armée austro-hongroise que le triomphe des Alliés a comme conséquence leur libération contribue, d'un côté, à la décomposition de cette armée et, d'un autre côté, à la rébellion des éléments civils.

Dire que les buts de guerre des Alliés sont atteints lorsque l'Alsace et la Lorraine seront rendues à la France, est une équivoque. Le militarisme prussien n'admettra jamais la restitution des deux provinces. Les deux provinces ne seront rendues que lorsque le militarisme sera vaincu. Lorsqu'il sera vaincu, il faudra lui imposer la paix du droit. Toute autre paix qui n'impliquerait pas la libération des nationalités subjuguées lui laisserait les moyens de reconstituer ses forces. Les Allemands et les Magyars resteraient unis et ils auraient la faculté de renouveler l'attaque manquée. Le régime féodal qui est à la base de ces deux empires exclut tout esprit démocratique; partant, il empêche le peuple d'avoir une voix dans la direction des affaires

publiques. *Vaincre le militarisme, mais lui laisser les moyens de se refaire, est une entreprise si monstrueuse que nous ne croyons pas qu'elle puisse être le but de guerre de l'Entente.*

La diplomatie de l'Entente a commis des fautes; il est temps de ne plus en commettre. Les dirigeants ne peuvent pas justifier leur attitude hésitante par l'opinion publique d'une partie des citoyens, ayant à sa base une erreur. Leur tâche est d'éclairer cette partie de l'opinion et non de la suivre. Il faut qu'ils adoptent comme but de guerre la paix du droit avec toutes ses conséquences et qu'ils le déclarent au monde sans ambiguïté. Il faut qu'ils expliquent à tous les citoyens que la paix du droit qui impliquerait une composition avec le militarisme prussien est inimaginable. La discussion avec ce militarisme ne peut même pas être envisagée, car il ne peut pas discuter, il ne connaît que la soumission ou l'obéissance aveugle à sa volonté: « sic volo, sic jubeo » (je veux ainsi, j'ordonne ainsi); d'un autre côté, il n'obéit jamais, on ne peut même pas l'obliger à obéir: il faut le rendre impuissant. Il est donc indispensable pour les dirigeants de l'Entente d'expliquer à toutes les fractions de l'opinion publique que, pour comprendre l'essence du militarisme prussien, il faut que les peuples occidentaux se pénètrent de la vérité que la mentalité allemande a reçu une autre discipline qu'eux, que le régime militariste ne connaît que l'obéissance aveugle, qu'il n'est pas le résultat du consentement réfléchi des citoyens. Il est, par conséquent, paradoxal de prétendre que nous aurons la paix durable en laissant trente-quatre millions d'esclaves sous la domination de l'Allemagne ou de ceux qui sont inféodés à elle. Tous les petits peuples qui ont accepté cette guerre avec toutes ses conséquences sont laissés sous le joug qu'ils ont voulu secouer et lequel s'aggravera — l'exemple de la Russie révolutionnaire naïve ou criminelle de la Roumanie malheureuse le démontre suffisamment, — on leur ferait comprendre qu'ils auraient mieux fait de se tenir tranquilles et d'accepter leur sort avec résignation en se soumettant à la volonté du kaiser. Il faut aussi rappeler à cette partie de l'opinion publique qu'elle est injuste envers ses petits alliés, qu'elle veut oublier que le triomphe de l'Entente est dû aussi au concours — aussi petit fût-il, — que tous ces petits peuples ont apporté à leur grands Alliés.

T. VUIA.

Commémoration de la Révolution des Roumains de Transylvanie en 1848

A l'occasion de l'anniversaire de la Révolution des Roumains de Transylvanie, qui se soulevèrent en 1848 contre la tyrannie hongroise, — dans les circonstances que nous avons déjà exposées à nos lecteurs, — le Comité National des Roumains de Transylvanie, ainsi que de nombreux membres de la Colonie roumaine, se rendirent le 29 mai devant la Statue de Stras-

bourg, place de la Concorde, et y déposèrent une couronne, comme hommage à l'Alsace-Lorraine martyre, et à la France qui mène inlassablement le combat pour le triomphe de la justice entre les nations.

M. Trajan Vuia, président du Conseil National des Roumains de Transylvanie, prononça à cette occasion les paroles suivantes :

Nous avons choisi cette place pour la première manifestation publique du peuple transylvain. Nous commémorons aujourd'hui le 70^e anniversaire de la grande insurrection pour affranchir du servage le peuple roumain de Transylvanie. Nous sommes venus ici pour rendre hommage à la France, mère de la civilisation, et à l'Alsace-Lorraine, notre sœur.

A la France, parce que dans le passé elle a donné le signal de l'affranchissement des peuples, et, bien que toutes les tyrannies se fussent coalisées, les chaînes qu'elle a brisées n'ont pu se reforger. Dans le présent, où la force brutale voulait se substituer définitivement au droit et à la justice, c'est encore elle qui tient le drapeau depuis bientôt 4 ans, inébranlablement, malgré toutes les tempêtes et sans la moindre défaillance. C'est elle qui bouche toutes les brèches que les ennemis de l'humanité ouvrent dans la muraille érigée par les défenseurs de la civilisation pour endiguer le flot de la barbarie. Nous sommes saisis d'un frisson à la pensée de ce que le monde deviendrait, si elle avait une défaillance.

A la France, parce que depuis des siècles elle combat aux côtés de tous les peuples qui luttent pour leur liberté. Il n'y a presque pas de peuple libre au monde qui ne lui doive une reconnaissance. D'autres peuples, quand on les appelle, se demandent s'ils ont intérêt à porter secours; la France, elle, ne se pose même pas cette question elle accourt sans égard au danger qu'elle court elle-même. D'autres peuples ont pu conquérir des terres, mais elle a conquis des âmes. Sa générosité ne connaît pas de limites, car elle a poussé l'idéal humain jusqu'à vouloir et à faire le bonheur de ses ennemis.

A l'Alsace-Lorraine, parce qu'elle est le symbole de tous les peuples opprimés par une domination étrangère et tyrannique et parce qu'elle comprend mieux que nul autre pays notre plainte. Cette statue en deuil signifie le droit et la justice violés, outragés dans le monde par la force, et aucun pays libre ne peut la contempler sans tressaillir et sans sentir que le droit, la liberté, la justice étant en deuil, sa propre liberté n'est pas en sécurité.

Quand cette statue lèvera le deuil, une ère nouvelle s'ouvrira pour l'humanité. Ce sera le signal que les derniers fort, de la barbarie sont demantelés.

La France a été pour nous une éducatrice, elle nous a initiés aux secrets de la civilisation moderne. Notre attachement à elle est devenu un instinct national.

Aujourd'hui c'est d'elle et de ses grandes Alliées, l'Angleterre et l'Amérique, que nous attendons notre salut. En ce moment, sur nos frères qui ont tout sacrifié pour nous, jusqu'à leur vie de nation libre, la même tyrannie pèse. Ils ont cru s'unir avec nous dans la liberté, nous voilà réunis dans l'esclavage. Bien que ce soit l'ère la plus triste de notre histoire, notre espoir n'a jamais été plus grand. Il n'y a que la foi dans le triomphe de nos

grands Alliés qui égale notre malheur et nous le fait supporter. Nous avons la certitude que nos grands amis ne nous abandonneront pas.

Vive l'Alsace-Lorraine ! Vive la France !

M. Lacour-Gayet, de l'Institut, répondit par le discours suivant, salué par les applaudissements de toute l'assistance.

Mes chers amis de Roumanie,

Vous venez d'exprimer le désir que le Président de France-Roumanie dise quelques mots dans cette manifestation patriotique.

Il me semble que tout ce qui devait être fait et dit l'a été. Une charmante Transylvainienne en costume national, accompagnée de deux gracieuses Alsaciennes, l'une de la Haute-Alsace, l'autre de la Basse-Alsace, portant le costume qui nous est cher, est venue déposer des gerbes de fleurs aux pieds de cette Statue. Le Président du Comité des Roumains de Transylvanie, a dit les paroles qui sont dans le cœur de tous.

Et moi, qui suis venu ici avec vous, les pèlerins de la foi et de la liberté, dans le même sentiment d'espoir ou plutôt de confiance invisible, que vous dirai-je ?

Vous voulez fêter par un geste symbolique l'anniversaire historique ou vos pères de 1848 ont proclamé les droits imprescriptibles de la Transylvanie à la liberté. Vous ne pouviez mieux faire que de venir ici, aux pieds de cette statue pour accomplir, si je puis dire, vos dévotions patriotiques.

Nous savons tous comment est né le culte de la Statue de Strasbourg. Il y a 47 ans, au cours de la guerre ou Strasbourg fut submergé par une pluie d'acier, les Parisiens, qui étaient assiégés eux-même, eurent la touchante idée de fleurir en plein hiver la Statue de la capitale de l'Alsace. Ce fut dès lors comme la Madone du patriotisme. A nos grands anniversaires, à toutes les fêtes dans lesquelles passe la sainte image de la Patrie Française et Françaises de toutes conditions, de tout âge, de toutes les parties de la France, viennent ici apporter des gerbes et des drapeaux ; ce sont autant d'ex-voto, qui disent notre amour et nos espérances.

Partout, en Europe, où des peuples opprimés gémissent sous un joug étranger, les yeux se tournent vers ce coin de Paris et regardent la Statue de Strasbourg. Laissez-moi rappeler à ce propos une anecdote qui m'a profondément ému.

Je me trouvais en 1912 dans une ville de Serbie, près de la frontière de Bosnie, à Chabatz ; elle a été horriblement traitée dans la guerre actuelle, il n'y a plus que des ruines dans cette ville, que j'avais connue prospère et riante. A un dîner qui me fut offert le soir, l'un des assistants parla des provinces de Bosnie et d'Herzégovine qui manquaient encore à la patrie Serbe, et dont nous n'étions séparés que par quelques kilomètres, et il me dit : « Quand vous serez retourné à Paris, en saluant de notre part la Statue de Strasbourg, pensez à la Bosnie et à l'Herzégovine. »

Je rapportai le lendemain ces paroles à M. Novakovitch, l'ancien Président du Conseil, que je voyais à Belgrade et je me rappelle encore ce beau vieillard me disant de sa voix grave : « Ils ont raison, la Bosnie-Herzégovine c'est notre Alsace-Lorraine ! »

Que d'Alsaces-Lorraines hélas ! dans le monde ! Elles s'appellent l'Ar-

ménie, la Pologne, le Slesvig, la Bessarabie, Trente, Trieste, Strasbourg, Metz, la Bucovine, la Transylvanie. Et je ne mentionne pas les Tchèques, les Croates, enrégimentés malgré eux dans la monarchie dualiste.

Aussi Transylvains, qui conservez au cœur l'amour du passé, la foi indestructible en un avenir réparateur, vous êtes venus tous ici témoigner de votre patriotisme.

Une double trahison qui vous a frappés dans le dos, a retardé l'heure où la grande idée de 1848 allait être réalisée. Mais les aspirations de vos pères finiront par triompher. Nos armées qui luttent avec tant de vaillance représentent la cause du droit, qui est assurée de vaincre.

Je n'ai point à vous rappeler les sympathies profondes qui nous unissent vous et nous, les uns et les autres fils de la Rome antique, les uns et les autres ennemis de la Germanie. Nous nous retrouverons tous un jour ici précédés d'un cortège de jeunes filles portant des fleurs, pour fêter le retour de Strasbourg à la France, la rentrée de la Transylvanie dans le sein de la Roumanie intégrale.

Vive la Roumanie, qui aura un jour avec elle tous ses enfants de Valachie, de Moldavie, de Dobroudja, de Bessarabie, de Bucovine, de Transylvanie, du Bnt! Vive la Roumanie Intégrale!

Traiasca Romania!

Au nom des Alsaciens-Lorrains, M. Sansbœuf, président des associations Alsaciennes-Lorraines de France et des colonies, montra le lien qui existe entre le sort de l'Alsace-Lorraine martyre des Allemands, et la Transylvanie, victime du despotisme magyar, et conclut en affirmant que la victoire des Alliés apportera la délivrance de toutes les nationalités opprimées.

Des Délégations tchèques, yougo-slaves et polonaises, des représentants des Alsaciens, et des différentes associations françaises, assistaient à cette commémoration, affirmant ainsi une fois de plus la solidarité qui existe entre tous ceux qui luttent contre le despotisme des puissances centrales:

En Amérique, en Angleterre et en Suisse, la révolution de 1848 a été également commémorée.

Les Roumains des Etats-Unis, notamment, ont organisé des cérémonies à cette occasion, dans toutes leurs églises, avec participation de nombreuses associations roumaines et américaines.

NOTES & DOCUMENTS

Les Races opprimées par l'Autriche-Hongrie

Les résolutions suivantes ont été adoptées à l'unanimité au Congrès tenu à Rome par les nationalités opprimées :

» jetties à la domination austro-hongroises: Italiens, Polonais, Roumains, Tchèques, Jougo-Slaves sont unis pour affirmer comme suit les principes qui guideront leur action commune :

» Paragraphe premier. — Chacun de ces peuples proclame le droit d'établir sa propre nationalité et son unité d'Etat pour compléter cette unité et obtenir la complète indépendance politique et économique.

» Paragraphe 2. — Chacun de ces peuples reconnaît dans la monarchie austro-hongroise l'instrument de la domination allemande et un obstacle fondamental à la réalisation de ses aspirations et droits.

» Paragraphe 3. — L'assemblée reconnaît conséquemment la nécessité de lutter en commun contre les oppresseurs communs, pour que chaque peuple puisse obtenir la libération complète et la complète unité nationale, comme Etat libre et uni. »

Après la paix de Bucarest

Le parti national libéral publie une déclaration protestant contre la dissolution du Parlement.

» Une Assemblée constituante, dit la déclaration, ne peut pas être dissoute, son mandat ne prenant fin qu'avec l'accomplissement de sa mission. Le parti national libéral proteste contre cette dissolution qui maintenant, étouffe même la voix des représentants de la Dobroudja.

» Il déclare qu'il ne prendra pas part aux prochaines élections et qu'il se refusera à reconnaître leur légalité ainsi que celle du Parlement qui en résultera. La lutte politique, est actuellement rendue impossible, en raison du régime de l'état de siège, de la censure et de l'occupation étrangère. »

Démission du général Iliesco

Le général Iliesco a donné sa démission de l'armée roumaine. Libre désormais, le général s'est mis immédiatement à la disposition du commandement français, pour continuer à lutter de toutes ses forces pour le triomphe de la cause des Alliés, qui est celle de toutes les nations qu'opprime le joug allemand.

Conférences

Dimanche 9 juin aura lieu à Argenteuil, salle Delalande et dimanche 16 juin, à Paris, au palais de la Mutualité, 325, rue Saint-Martin, à 3 heures précises, la première des conférences sur les nationalités opprimées, organisée par la « Conférence au Village ».

Parleront MM: l'abbé Wetterlé, Potocki et Voinovitch.

Le Gérant : C. BÉRIO.